

## ON S'ABONNE,

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

# L'ÉPÉE



## PRIX DE L'ABONNEMENT

Payable d'avance.

Pour 3 mois, 6 fr. ; pour 6 mois, 11 fr. ; pour l'année, 20 fr.

Pour les départements, 1 fr. de plus par trimestre.

Ce Journal paraît le jeudi et le dimanche.

Le prix d'insertion d'annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.

## Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

### LYON VU DE ST-JUST.

#### ESQUISSES.

Lyon dormait encore, fatigué des travaux et des plaisirs de la veille. A peine quelques ouvriers matinaux commençaient, tristes et silencieux, à gagner leurs ateliers. Et moi j'allais respirer l'air bienfaisant et pur du matin sur le plateau de St-Just, sur cette butte si pittoresque où une adroite prévoyance bâtit une citadelle à côté des ruines des aqueducs. Qui n'a éprouvé quelquefois le charme délicieux, l'influence salutaire d'une belle et riante matinée du printemps ? Ne semble-t-il pas que le sang circule mieux, que l'air frais et vif renouvelle les sources de la vie, que les pensées sont plus faciles, que l'intelligence plus calme s'élève et s'ennoblit ? C'est le seul moment du jour où l'existence ne soit pas un rêve pénible.

C'était à l'aube du jour : le soleil allait s'élaner des hauteurs de Montessuy, et la dernière étoile s'éteignait au haut du ciel. Une atmosphère limpide laissait mes regards atteindre les neiges étincelantes du Mont-Blanc. Là, assis, entouré d'un paysage magnifique, la tête dans mes mains, le cœur palpitant, je m'efforçais à l'aide de mon imagination échauffée de reconstruire ce Lyon célèbre, cet opulent Lugdunum, tel que l'avait embelli Auguste, tel que l'avaient trouvé les Barbares. — Parmi les nobles ruines qui couvrent, éparses et trop peu vénérées, les deux cô-

teaux de St-Just et de Fourvières, je vois errer l'ombre du sage empereur : autour de lui ce vieux Lugdunum se relève comme du tombeau, orné de toute la pompe de l'architecture de ces temps. Sur la double colline, une cité vaste, opulente, enrichie par une foule de familles patriciennes des deux sangs, car les Gaulois aussi voulurent avoir leur patriciat : du luxe, des palais, un forum, des temples de marbre, des théâtres immenses, des bains aux mosaïques élégantes, des écoles, des bibliothèques. A cette même place où je m'assieds, affluaient les marchands de l'Europe et de l'Orient : là, on voyait les armures brillantes des Ségusiens, les plaqués de Bibracte, l'étain de Thulé, l'or de l'Ibérie, les soies et la pourpre de Massilie. Une population nombreuse se presse et se coudoie : à côté de la majestueuse toge romaine, j'aperçois le justaucorps écourté du Celte, et la matrone voilée plutôt que couverte de gazes transparentes de la voluptueuse Sérique, vient s'asseoir près de la jeune Gauloise légère et gracieuse sous sa petite tunique blanche.

A mes pieds, le long de ce riant côteau, une route, monument gigantesque suspendu sur les flots de la Saône, amène les rois vaincus de soixante peuples conquis, à ce palais des empereurs, devenu, par une cruelle décision du sort, un hôpital ouvert à la plus déplorable, à la plus humiliante des infirmités humaines. Ces terrasses soutenaient les jardins des sénateurs. Ce beau bassin de Chaponot, parsemé comme aujourd'hui d'élégantes *villa*, était coupé çà et là par des longues chaînes d'aqueducs qui, liant les

unes aux autres les montagnes de toute une province, en recueillant les sources fécondes, autres tributaires de la ville romaine.

Là bas, dans cette presqu'île où s'entassent et s'amoncellent maintenant ces amas confus de maisons noires tortueusement alignées le long de rues sombres et infectes, — sur les rives enchantées des deux fleuves qui, fiers rivaux, roulent ensemble dans le lointain leurs ondes sans les mêler, — se déroulaient de vertes prairies entrecoupées de bosquets et de maisons de campagnes. Les cabanes des pêcheurs se groupaient en hameaux sur le penchant de la colline St-Sébastien. Au confluent s'élevait un Athénée célèbre où les poètes devaient remporter un prix sous peine de mort; et non loin de là, cet autel d'Auguste, tribut magnifique de soixante nations, chef-d'œuvre dont notre barbarie a mutilé les derniers restes.

Tout-à-coup, un incendie épouvantable, tombé du ciel, dévore en une nuit toutes ces merveilles. Néron, Néron lui-même, répare les pertes de Lugdunum, Néron qui bientôt après va mettre le feu dans Rome pour se dédommager de l'horrible spectacle que ses yeux n'ont pu savourer dans les Gaules.

Cependant Lugdunum renaît et fleurit. Revêtons pour quelques instans la robe sénatoriale; errons parmi ces précieux débris d'une puissance qui a rempli le monde. L'artisan grossier les exhume sans pitié pour en bâtir son ignoble maisonnette... Qui sait si quelque jour nos neveux ne fondront pas la colonne Vendôme pour en faire des grelots de mulets?

Ici fut un cirque: il n'a pu résister aux coups du temps; c'est à peine si on en retrouve quelques vestiges vagues. C'est là que les jeunes Gauloises, c'est là que les nobles vierges romaines viennent repaître leurs regards de l'agonie des chrétiens livrés aux tigres. C'est là que de vils gladiateurs se massacrent sans pitié pour l'amusement d'un peuple policé et d'un sexe plein de douceur. L'iloté blessé sur un amas de victimes égorgées demande vainement la vie: les vierges patriciennes baissent leurs blanches mains, il faut qu'il meure. Il expire, et en tombant, il savoure encore la volupté des applaudissemens... O Spartacus!

Là fut un temple: le sang des taureaux coula sur cette pierre brisée. Ce marbre profané fut un Dieu redoutable: sur ce parvis, un peuple qui lisait Cicéron, s'agenouillait devant des dieux abominables.

L'homme est ainsi fait: sectaire imbécile, artiste sublime, il adore un crocodile, et lui bâtit douze palais de marbre.

Comment a pu subsister si long-temps le polythéisme grec, qui, né de l'imagination, ne parla qu'aux sens et n'eut rien pour le cœur? Religion de populace qui laissait la morale aux philosophes, qui eut un culte pour la débauche et des dieux pour la chaise percée!

Comment a-t-il pu tenir un seul jour contre ce dogme nouveau qui, descendu du ciel dans une étable, s'adressa également au cœur des simples et à l'orgueilleuse science

des philosophes, qui consola les infortunes, qui fixa les bases de la morale, source du perfectionnement social de l'espèce humaine?

Les payens eurent la croyance, mais non la foi, feu de l'âme que ne pouvaient allumer Vénus, ni Apollon.

Leurs dieux les éblouissaient par le luxe: le nôtre nous attendrit par sa simplicité. Les Grecs n'auraient point adoré Jupiter privé de sa barbe d'or; et nous, notre foi n'est jamais plus vive qu'au pied d'un crucifix de bois.

Oh! pourquoi le culte nouveau, si pur et si saint, n'a-t-il pas répudié avec horreur la pompe théâtrale des rites anciens! Qu'ai-je besoin de temples superbes, moi, sectateur d'un Dieu pauvre? Dans Saint-Pierre de Rome, je vois bien Michel Ange, mais où est le Nazaréen? Sous cette voûte d'argent massif? Non, ce n'est pas lui: le Nazaréen naquit sur la paille. Riche, je n'entrerai là que pour compter les pierreries et pour évaluer les tableaux: indigent, comment voulez-vous que je prie devant un autel de porphyre et d'or? Est-ce un apôtre du pauvre charpentier, ce pontife qui a une cour et un peuple, qui a des gardes et une armée, et dont le pied presse le cou des rois? — J'aime une église de village dont le calice est d'étain, dont les murs sont lésardés et moisissés. J'aime l'humble curé du hameau, dont la soutane est trouée, qui va à pied au chevet du malade, qui me serre cordialement la main, en me disant: « Jésus nous a déclarés frères: je viens à votre table, car nous sommes égaux. »

Ainsi je méditais sur les ruines des siècles écoulés; ainsi mon imagination recomposait le passé. Mais voici venir les Barbares! (La suite au prochain numéro.)

## ENCORE DU BONHEUR.

Sous ce titre, on lit dans le *Lutin*, journal de Bordeaux: la superbe terre seigneuriale située en Illyrie, dont le tirage a eu lieu dernièrement à Vienne, est échue, comme les journaux de Paris nous l'ont appris, au porteur du n° 111,192; mais ils ne nous ont pas fait connaître le nom de l'heureux mortel favorisé par le sort. Eh bien! nous allons livrer à la publicité celui de JEAN BORDÉ, notre compatriote, modeste chaudronnier, installé dans une petite échoppe attenante à la rue Ste-Eulalie. Les vingt francs qui, de cet artiste inconnu, ont fait un Gulistan moderne, ont été amassés sou par sou. On ne conserve pas toute sa tête quand, du sein de l'indigence, on se voit subitement élevé au faite de la prospérité et des honneurs. Aussi, notre cher compatriote court-il le risque de l'interdiction avant la prise en possession de son château, de ses terres, de ses lacs et de ses métairies. Tantôt il se figure être l'Hetman d'une tribu cosaque; un instant après, il prétend devenir seigneur-citoyen, et gouverner quasi-constitutionnellement ses vassaux. Il s'est déjà acheté un chapeau blanc, et donne des poignées de main à tout le monde. Au reste, il a promis à ses amis et connaissances

de ne pas oublier son ancien métier, et de prendre pour armoiries un chaudron, sur un champ de gueule, bronzé avec deux pincettes en pal.

*Réponse de M. de Lamartine.*

A M<sup>ME</sup> TASTU, APRÈS AVOIR LU LE DERNIER VOLUME DE SES POÉSIES, QU'ELLE LUI AVAIT ENVOYÉ.

Dans le clocher de mon village  
Il est un sonore instrument,  
Que j'écoutais dans mon jeune âge  
Comme une voix du firmament.

Quand après une longue absence  
Je revenais au toit natal,  
J'épiais dans l'air, à distance,  
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre  
La voix joyeuse du vallon;  
La voix d'une sœur douce et tendre,  
D'une mère émue à mon nom!

Maintenant quand j'entends encore  
Ses sourds tintemens sur les flots,  
Chaque coup du battant sonore  
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi? Dans la tour isolée  
C'est le même timbre argentin;  
La même hymne sur la vallée,  
Le même salut au matin?

Ah! c'est que depuis le baptême,  
La cloche au triste tintement  
A tant sonné pour ceux que j'aime  
L'agonie et l'enterrement!

C'est qu'au lieu des jeunes prières  
Ou du *Te Deum* triomphant,  
Il fait vibrer les froides pierres  
De ma mère et de mon enfant!

Ainsi quand ta voix si connue  
Revint hier me visiter,  
Je crus que du haut de la nue  
L'ancienne joie allait chanter.

Mais hélas! du divin volume  
Où tes doux chants m'étaient ouverts  
Je ne sais quel flot d'amertume  
Coulait en moi dans chaque vers!

C'est toujours le même génie!  
La même ame, instrument humain;  
Mais avec la même harmonie,  
Comme tout pleure sous ta main!

Ah! pauvre mère! Ah! pauvre femme!  
On ne trompe pas le malheur;  
Les vers sont le timbre de l'ame;  
La voix se brise avec le cœur.

Toujours au sort le chant s'accorde.  
Tu veux sourire envain : je vois  
Une larme sur chaque corde  
Et des frissons sur chaque doigt.

A ces vains jeux de l'harmonie  
Disons ensemble un long adieu.  
Pour sécher les pleurs du génie  
Que peut la lyre? Il faut un Dieu.

**Le Chapeau.**

FABLE. TRADUITE DE L'ALLEMAND DE GELLERT.

Le premier qui inventa le chapeau, cette noble coiffure de l'homme, le porta blanc, avec des bords rabattus. Cette découverte fit du bruit dans le monde.

Il mourut et laissa le chapeau à son plus proche héritier.

L'héritier ne trouva pas le chapeau rond à son gré. Il en retroussa les deux bords, et le porta ainsi. La foule battit des mains, et s'écria : « *C'est maintenant que le chapeau sied bien!* »

Il mourut et laissa le chapeau à son plus proche héritier.

L'héritier ne trouva pas le chapeau à son gré. « *Je vois, dit-il, ce qui lui manque.* » Il y ajouta une troisième corne. « *O l'habile homme,* cria la foule : *O l'utile découverte pour la patrie!* »

Il mourut, et laissa le chapeau à trois cornes à son plus proche héritier.

L'héritier ne trouva pas le chapeau à son gré; il n'était plus propre : « *Que faire?* » Il le fit teindre en noir : « *L'heureuse idée,* dit la foule, *personne ne l'aurait eue!* *Un chapeau blanc! fi donc! Vive le chapeau noir!* »

Il mourut, et laissa le chapeau noir à son plus proche héritier.

L'héritier ne trouva pas le chapeau noir à son gré. Il était un peu usé. Il le retourna en plein, le frotta avec de fortes brosses, et le borda d'un ruban. Quand il parut aux yeux de la foule, on s'écria : « *Est-ce un enchanteur? Un chapeau neuf! O! heureux pays! Nous vivons dans le siècle des lumières. Aucun génie n'a fait une découverte si sublime!* »

Il mourut et laissa le chapeau retourné à son plus proche héritier.

L'héritier ne trouva pas le chapeau à son gré. Il voulut inventer et s'immortaliser aussi dans la postérité. Il ôte le ruban du chapeau, le remplace par un galon d'or, ajoute un bouton, et porte fièrement le chapeau sur l'oreille : « *Miracle!* dit-on, *tous ceux qui l'ont précédé n'étaient que des ignorans!* »

Il mourut, et laissa le chapeau bordé à son plus proche héritier, qui trouva aussi une nouvelle invention pour mettre le chapeau à la mode.

Je raconterai une autre fois la suite des métamorphoses

du chapeau. Chaque héritier en changea la forme. L'extérieur parut neuf, le chapeau resta vieux, et pour tout dire enfin :

Il en fut du chapeau, comme de la philosophie. C... Z.

## Olivier.

Tous les preux étaient morts : mais aucun n'avait fui.  
Il reste seul debout, Olivier près de lui.

(A. DE VIGNY.)

Chevalier, pourquoi ce sombre visage ? pourquoi cette noire mélancolie ?

Chevalier, ta lame a-t-elle trahi ton bras ?

Ta dame a-t-elle abandonné tes couleurs ?

Vois ces gazons fleuris, ces campagnes riantes qui appellent les jeux et les plaisirs : arrière donc cette tristesse !

Pour toi les cris de guerre n'ont-ils plus de charmes ?

Vaincu, tu ne te relèveras que plus terrible.

Pour toi les femmes ne sont-elles plus belles ?

Dans ce castel dont tu vois les crénaux, il en est une qui te dira de douces paroles d'amour.

Olivier va seul; il a déposé son armure blanche et son cimier blanc; ses armes sont noires, noires comme ses pensées. Il se souvient d'avoir entendu chanter, dans le château qui l'a vu naître, Charlemagne et ses preux, Roland et Ronceveaux, Ronceveaux où son père est tombé avec la fleur de la chevalerie Française.

Enfant, lorsqu'un ancien écuyer lui racontait les coups de lance et les hauts faits de son père, il tressaillait, se promettant de l'imiter : lorsque plus tard on lui avait confié la trahison des Maures, il avait serré la poignée de sa lame, et juré sur cette lame de venger son père et d'aller pleurer sur sa tombe.

Il va accomplir ce saint pèlerinage; ne lui demandez pas pourquoi il est triste.

Il cherche le calvaire des nobles preux; et maintenant s'il a dit à son bouillant coursier plus rapide que la flèche meurtrière : Dévore l'espace ! c'est qu'il a vu un mont noir, un torrent qui coule au bas et des rochers énormes que l'onde écumante polit et peut à peine surmonter; c'est qu'il a dit : C'est là !

Agenouillé sur une pierre encore rouge de sang, il pleure et promène ses longs et douloureux regards sur ces lieux témoins d'une défense plus qu'héroïque.

Sombre, il rêve : il voit Charlemagne devisant avec Turpin, le soldat applaudissant le chant du troubadour et souriant à la bergère; puis voici venir les chevaliers, Roland à leur tête, son père à ses côtés, puis un épais nuage de poussière, puis tout disparaît devant une large plaine à l'herbe rouge de sang et chargée de cadavres.

Tout-à-coup un son a frappé les airs : c'est le son du cor; c'est la musique du Maure de Grenade.

Ecoutez ! l'enfant des infidèles chante : Allah seul est Dieu ! Allah seul peut donner la victoire ! Les chrétiens étaient venus combattre ses enfans, fiers d'un vain succès,

ils regagnaient leur froide patrie, en disant leur triomphe : les enfans d'Allah ne s'endormirent pas; pendant deux jours ils l'invoquèrent par le jeûne et la prière, et le troisième, se levant pleins de force, ils marchèrent contre leurs ennemis et changèrent leurs cris de joie et de victoire en cris de douleur et de rage.

Insensé ! que n'es-tu resté dans Grenade, Grenade la ville aux mille mosquées ? que n'es-tu resté dans ton séraïl, auprès de Sarah, ta belle juive ? là tu adorerais ton Dieu et contempleras ton amante languissante d'amour, et tes lèvres mourantes n'auraient pas si tôt murmuré : adieu, ciel bleu de Grenade ! adieu, ma belle ville, ma ville au palais de jaspe, à l'air parfumé, adieu.... Tu ne me verras plus dans tes rues aux dalles de marbre voler plus léger que le vent d'Afrique, emporté par ma cavale indomptée.

Adieu mes orangers fleuris, mes blancs jasmins; vous ne me verrez plus rêver sous votre ombrage.

Adieu mon séraïl, mon séraïl étincelant d'or et de pierrieres, tu ne me verras plus jeter le mouchoir à la plus belle.

Et toi, Sarah, toi ma sultane aux yeux noirs, aux blanches dents, tu ne me verras plus entrer dans ta couche moelleuse.... adieu !

C'est en vain que tu invoqueras ton Dieu : ton Dieu sera sourd à tes prières : tu tomberas comme l'herbe sous le tranchant des faucilles : car là où tu chantes il est un homme qui pleure, un homme qui a soif du sang de ta race, qui en veut en expiation de celui de son père...

Et maintenant Olivier revoit joyeux les lieux que naguère il voyait triste, car il a accompli son vœu, sa lame lui est fidèle, et il est aimé par la dame de ses pensées.

P. V. M.



## GRAND CONCERT

DONNÉ

PAR M<sup>me</sup> VADÉ-BIBRE ET M. GUSTAVE BLÈS,

Le Samedi 4 Avril 1835, à 8 heures du soir,

AU FOYER DU GRAND-THÉÂTRE.

PROGRAMME.

- 1° Ouverture à grand orchestre.
- 2° Couplets des *Mystères d'Isis*, musique de Mozart, chantés par M. GUSTAVE BLÈS.
- 3° Variations pour cor anglais, composées et exécutées par M. DONJON.
- 4° Romances composées par M. Salvoni et chantées par M<sup>me</sup> VADÉ-BIBRE.
- 5° Variations brillantes de *Mayseder*, exécutées par M. CHERBLANC.
- 6° Duo de la *Sémiramide*, musique de Rossini, chanté par M<sup>me</sup> VADÉ-BIBRE et M. GUSTAVE BLÈS.
- 7° Air du *Pirate*, musique de Bellini, chanté par M. BECQUET.
- 8° Air composé par M. Salvoni, dédié à M<sup>me</sup> VADÉ-BIBRE et chanté par elle.
- 9° Air du *Moine*, musique de Meyer-Beer, dédié à Levasseur, de l'Académie Royale, chanté par M. GUSTAVE BLÈS. L'orchestre sera dirigé par M. BAUMANN.

On commencera à 8 heures précises.